

(Plouidi des Bulgares, Filibeh des Turcs) C'est une *Stin. des Orient*
 V. de 45 000 âmes environ. bâtie le long de la *Wass* *Samfort*
 tra et adossée à trois collines syenotiques, qui lui ont valu *1873 c. 645*
 son nom latin de *Trimontium*. De ces sommets où les
 maisons dominant des précipices de 3 à 400 mèt, la rue
 embrasse la chaîne entière de l'*Almas*. L'ancienne ci-
 té grecque et byzantine occupait les hauteurs, et les rem-
 parts existent encore sur quelques points. On trouve sur la
 colline nommée *Rabat-Tépé*, rocher de granit très es-
 carpé de trois côtés, les vestiges d'une pointe pélasgique
 Ces restes de mur, au nombre de trois, sont situés sur
 le côté de l'*Acropole* qui regarde la *Meritza*. Le plus
 septentrional mesure 6 mèt de long sur 2 environ de haut
 les deux autres qu'on voit à l'E. offrent à peu près les mê-
 mes dimensions. Les pierres les plus grandes ne sont pas
 taillées; elles ont la forme de polygones irréguliers, et
 sont assorties sans ciment, de manière à ne laisser entre
 elles aucun interstice. Cette construction primitive nous
 prouve que ces murailles appartiennent à la plus haute an-
 tiquité, probablement aux anciens Thraces, qui, selon les
 témoignages de Tacite, avaient l'habitude d'établir
 leurs châteaux sur des rocs inaccessibles. L'histoire nous
 apprend toutefois que dès les temps de Philippe, cel-
 le ville avait reçu une colonie grecque.

La partie prédominante de Philippopolis a conservé le nom de butte du château (Hissar-Teppesi), bien qu'elle ne supporte plus de forteresse: c'est à peu près le centre du quartier turc. Le quartier israélite (Marach) est le plus occidental: ceux des Grecs, des Bulgares orthodoxes et des Arméniens occupent à peu près le milieu de la ville; celui des Partikans (Bulgares catholiques) est à l'extrémité N.E., enfin le Tsiganka-Mahalle (quartier des Bohémiens) est à l'E et au pied des escarpements du Hissar.

Le plan de la ville apparaît si facile à retrouver. On suit en partie la ligne que suivaient les murs. Les temples principaux étaient bâtis sur la pente orientale, les cimetières occupaient la plaine où ils sont encore aujourd'hui à dr. et à g. de la route d'Andriano-ple. » (Abb. Dumont).

La ville moderne compte 6500 maisons et 2000 boutiques. Comme monuments modernes, nous ne pouvons guère citer que la Banque (Sarraf-Hane), assez analogue au Gostinoïdvor de Moscou.

Le négoce et la banque, industries principales des Grecs, des Juifs, des Arméniens et d'une notable portion des Bulgares, donnent à cette ville une importance énorme, sans parler du commerce

de transit: car Philippopolis occupe l'intersection
des routes de Constantinople à Belgrade, du Danube à
Salonique, de la mer Noire à l'Adriatique. Aussi les
principales puissances de l'Europe y ont-elles des con-
suls. La ville relevait directement, il y a 40 ans, de
la sœur du sultan, qui la faisait gouverner par un
aïan ou sous-préfet: nous ignorons si cet état de
choses a changé depuis. Les Turcs sont du reste ~~de~~ minorité
dans la ville, comme dans la province: les Grecs forment
la partie la plus éclairée de la population: ils ont à
Philippopolis un musée où l'on a rassemblé précieusement
toutes les antiquités qui se trouvent encore dans le
pays; leur bibliothèque contient non seulement les clas-
siques, mais encore nombre d'ouvrages modernes; ils don-

Une statistique officielle porte la population mâle de la
province à 112 000 mahométans, 142 000 chrétiens orthodoxes,
574 Arméniens, 10464 Tziganes et 1415 israélites. Les mu-
sulmans des campagnes n'appartiennent pas à la race
turque; ce sont des chrétiens qui ont accepté l'islamisme
lors de la conquête et n'ont pas une intelligence bien
nette des différences qui séparent le Coran et l'E-
vangile.

nent des bals où l'on danse au piano, ils font venir de
 Vienne les modes les plus récentes. Plusieurs d'entre eux
 parlent assez bien le français. Les Bulgares, qui forment
 la majorité de la population, les suivent aujourd'hui dans
 la voie du développement intellectuel. Ils ont créé des
 écoles, notamment un vaste lycée très-confortable in-
 auguré en 1868. On y enseigne le bulgare, le turc,
 le grec, le français, les sciences etc. Les professeurs ont
 un goût très-prononcé pour l'instruction, et recherchent
 avidement les notions relatives aux origines de leur
 nationalité. Les écoles primaires sont au nombre
 de 18 par les filles, 15 par les garçons; toutes ces innova-
 tions ont demandé une dépense de 138 000 fr. en moyenne;
 les Bulgares se sont imposés pour y faire face à raison
 de 6 piastres (2 fr.) par famille; en même temps, on
 envoyait, aux frais de tous, les jeunes gens en lace-
 pe, à Paris, à Vienne, en Russie, en Angleterre,
 à Constantinople. On commence à imprimer des
 livres bulgares, bible, grammaires, traités élémentai-
 res. Ce revêlement intellectuel est lié d'ailleurs à un
 mouvement religieux qui tend à affranchir l'église
 bulgare du patriarchat grec du Phanar, et à ce-
 faire une église autocephale, c'est-à-dire indépen-
 dante et nationale. Philippopolis compte environ

Pythopolis

2000 catholiques pauliciens venus pour la plupart de Sophia; depuis 1848 ils ont un évêque, une école, quatre écoles de charité et une église pour laquelle la France fait une pension; les Arméniens fort peu nombreux ont une église où l'on révere comme l'image d'un saint un de ces bas-reliefs antiques représentant le cavalier Thrace dont nous avons parlé ci-dessus (V. Bagardjik.)

Le konak du pacha occupe l'angle de la grande rue et de la Maritza, après le pont: tout près et sur le fleuve, est un petit café à la grecque d'où l'on jouit d'une perspective moins étendue, mais bien plus douce à l'oeil que le vaste panorama qu'on embrasse du haut de la butte de Bonnardjik.

Les antiquités de Philippopolis sont assez nombreuses: elles consistent en diverses inscriptions, la plupart de l'époque romaine: presque toutes sont grecques. Un certain nombre sont conservées dans un petit musée entretenu par la société grecque. Les morceaux les plus nombreux ont été retrouvés dans les cimetières. On y a reconnu nombre de tombeaux antiques, et à 1 mètre de profondeur un petit sanctuaire funéraire enca-

re en place. A l'E. de la ville, on trouve un grand nombre de debris d'architecture, de linteaux, de colonnes et de chapiteaux qui proviennent des anciens temples. Ces fragments, d'ailleurs sans valeur artistique, indiquent en general des edifices de petites dimensions, elevés à la hâte et sans goût.

La butte de Bouïardjik tire son nom d'une fontaine (Bouïar) qui est l'objet d'un pèlerinage local, comme les fontaines miraculeuses de la Bretagne. Je suis sûr, au sommet, la rue embrasse une portion de la plaine au nord de Philippopolis, les rivières qui entourent la ville, le cours de la Rhodope sur une longueur de 3 à 4 lieues, les escarpements du Rhodope et la fontaine étroite et pittoresque où s'abrite la colonie grecque de Stenimatho, à 4 h au S. (V. ci-apres). Au sommet du Bouïardjik, G. Lejean signale une inscription informe, creusée dans le roc vif, que les hellénistes parviendront peut-être à déchiffrer, et qui n'avait la que le nom d'Hercule.

On voit autour de Philippopolis plus de 300 de ces tumulus dont nous avons parlé ci-dessus.

Les vallées qui s'ouvrent près de Philippopolis s'enfoncent au sein d'un massif de montagnes nommé le Desoto-Planina, habitée par une intéressante

Pyroborogus

population pastorale. Mr. Verevitch (de Séies en Macédoine) y a recueilli une série de chants populaires en langue slave, d'un caractère doux et patriotique, parmi lesquels on est frappé de retrouver la légende d'un personnage merveilleux, Orfon, habile musicien, qui adoucît les moeurs barbares, ra-
vit aux dieux les secrets des arts, d'entraîna aux gentils malfaiteurs sa femme, Zelenisa. Il est difficile de ne pas y reconnaître *Orpheus*; mais des poèmes actuels, consacrés à ce personnage classique, valent un peu suspects, d'autant plus qu'on a voulu tout de suite les faire servir à appuyer certaines théories ethnologiques qui attribuent à la race slave, dès les âges héroïques, la possession de la Thrace (V. M. Dumont).
De Philippopolis, la voie ferrée, se dirigeant à l'E., suit la rive dr. de la Maritza et atteint (13 km) la station de Katanizga-Ménimakha.

(Ploridi des Bulgares, Filibeh des Turcs) C'est une ville de l'Orient
N. de 45 000 âmes environ. bâtie le long de la Maritza. Isambert
l'a et adossée à trois collines syénitiques, qui lui ont valu 1873. 6. 45
son nom latin de Trimontium. « De ces sommets où les
maisons dominant des précipices de 3 à 400 mètr, la vue
embrasse la chaîne entière de l'Hémas. L'ancienne ci-
té grecque et byzantine occupait les hauteurs, et les rem-
parts existent encore sur quelques points. On trouve sur la
colline nommée Rabet-Tépé, rocher de granit très es-
carpé de trois côtés, les vestiges d'une enceinte pélasgique
« Ces restes de mur, au nombre de trois, sont situés sur
le côté de l'Acropole qui regarde la Maritza. Le plus
septentrional mesure 6 mètr. de long sur 2 environ de haut;
les deux autres qu'on voit à l'E. offrent à peu près les mê-
mes dimensions. Les pierres les plus grandes ne sont pas
taillées; elles ont la forme de polygones irréguliers, et
sont assorties sans ciment, de manière à ne laisser entre
elles aucun interstice. » Cette construction primitive nous
prouve que ces murailles appartiennent à la plus haute an-
tiquité, probablement aux anciens Thraces, qui, selon les
témoignages de Tacite, avaient l'habitude d'établir
leurs châteaux sur des rocs inaccessibles. L'histoire nous
apprend toutefois que dès les temps de Philippe, cet-
te ville avait reçu une colonie grecque.

La partie proéminente de Philippopolis a conservé le nom de butte du château (Kissar-Egressi), bien qu'elle ne supporte plus de forteresse; c'est à peu près le centre du quartier turc. Le quartier israélite (Marach) est le plus occidental: ceux des Grecs, des Bulgares orthodoxes et des Arméniens occupent à peu près le milieu de la ville; celui des Parlikans (Bulgares catholiques) est à l'extrémité S. E., enfin le Tsiganka-Mahallé (quartier des Bohémiens) est à l'E. et au pied des escarpements du Kissar.

« Le plan de la ville ancienne est facile à retrouver. On sait en partie la ligne que suivraient les murs. Les temples principaux étaient bâtis sur la pente orientale, les cimetières occupaient la plaine où ils sont encore aujourd'hui à dr. et à g. de la route d'Andrinople (Abb. Dumont.).

La ville moderne compte 6500 maisons et 2000 boutiques. Comme monuments modernes, nous ne pouvons guère citer que la Banque (Sarraf-Hané), assez analogue au Gostinoidvor de Moscou.

Le négoce et la banque, industries principales des Grecs, des Juifs, des Arméniens et d'une notable portion des Bulgares, donnent à cette ville une importance énorme, sans parler du commerce

de transit: car Philippopolis occupe l'intersection des routes de Constantinople à Belgrade, du Danube à Salonique, de la mer Noire à l'Adriatique. Aussi les principales puissances de l'Europe y ont-elles des consulats. La ville relevait directement, il y a 40 ans, de la sœur du sultan, qui la faisait gouverner par un ayan ou sous-préfet: nous ignorons si cet état de choses a changé depuis. Les Turcs sont du reste en minorité dans la ville, comme dans la province. Les Grecs forment la partie la plus éclairée de la population: ils ont à Philippopolis un musée où l'on recueille précieusement toutes les antiquités qui se trouvent encore dans le pays; leur bibliothèque contient non seulement les classiques, mais encore nombre d'ouvrages modernes; ils doy-

1 Une statistique officielle porte la population mâle de la province à 112 000 mahométans, 172 000 chrétiens orthodoxes, 571 Arméniens, 10464 Tziganes et 1415 israélites. Les musulmans des campagnes n'appartiennent pas à la race turque; ce sont des chrétiens qui ont accepté l'islamisme lors de la conquête et n'ont pas une intelligence bien nette des différences qui séparent le Coran et l'Evangile.

174
nent des bals où l'on danse au piano, ils font venir de
Vienne les modes les plus récentes. Plusieurs d'entre eux
parlent assez bien le français. Les Bulgares, qui forment
la majorité de la population, les suivent aujourd'hui dans
la voie du développement intellectuel. Ils ont créé des
écoles, notamment un vaste lycée très-confortable in-
auguré en 1808. On y enseigne le bulgare, le turc,
le grec, le français, les sciences, etc. Les professeurs ont
un goût très-prononcé pour l'instruction, et recherchent
avidement les notions relatives aux origines de leur
nationalité. Les écoles primaires sont au nombre
de 18 pour les filles, 18 pour les garçons; toutes ces innova-
tions ont demandé une dépense de 138000 fr. en moyenne;
les Bulgares se sont imposés pour y faire face à raison
de 6 piastres (2 fr.) par famille; en même temps, on
envoyait aux frais de tous, les jeunes gens en Euro-
pe, à Paris, à Vienne, en Russie, en Angleterre,
à Constantinople. On commence à imprimer des
livres bulgares, bible, grammaires, traités élémentai-
res. Ce réveil intellectuel est lié d'ailleurs à un
mouvement religieux qui tend à affranchir l'église
bulgare du patriarcat grec du Phanar, et à re-
faire une église autocephale, c'est-à-dire indépen-
dante et nationale. Philippopolis compte environ

2000 catholiques pauliciens venus pour la plupart de Sophia; depuis 1848 ils ont un évêque, une école, quatre socurs de charité et une église pour laquelle la France fait une pension; les Arméniens fort peu nombreux ont une église où l'on révere comme l'image d'un saint un de ces bas-reliefs antiques représentant le cavalier Thrace, dont nous avons parlé ci-dessus (V. Bagardjik.)

Le konak du pacha occupe l'angle de la grande rue et de la Maritza, auprès du pont: tout près et sur le fleuve, est un grand café à la grecque d'où l'on jouit d'une perspective moins étendue, mais bien plus douce à l'oeil que le vaste panorama qu'on embrasse du haut de la butte de Konardjik.

Les antiquités de Philippopolis sont assez nombreuses: elles consistent en diverses inscriptions, la plupart de l'époque romaine: presque toutes sont grecques. Un certain nombre sont conservées dans un petit musée entretenu par la société grecque. Les morceaux les plus nombreux ont été retrouvés dans les cimetières. On y a reconnu nombre de tombeaux antiques, et à 1 mèt. de profondeur un petit sanctuaire fortifié enca-

re en place. A l'E. de la ville, on trouve un grand nombre de debris d'architecture, de linteaux, de colonnes et de chapiteaux qui proviennent des anciens temples. Ces fragments, d'ailleurs sans valeur artistique, indiquent en general des edifices de petites dimensions, elevés à la hâte et sans goût.

La butte de Bouïardjik tire son nom d'une fontaine (bouïar) qui est l'objet d'un pèlerinage local, comme les fontaines miraculeuses de la Bretagne. De son sommet, la vue embrasse une portion de la plaine nue de Philippopolis, les rivières qui entourent la ville, le cours de la Maritza sur une longueur de 3 à 4 lieues, les escarpements du Rhodope et la faille étroite et pittoresque où s'abrite la colonie grecque de Stenimakhio, à 4h au S. (V. ci-après). Au sommet du Bouïardjik, G. Lejean signale une inscription informe, creusée dans le roc vif, que les hellénistes parviendront peut-être à déchiffrer, et où il n'avait lu que le nom d'Hercule.

On voit autour de Philippopolis plus de 300 de ces tumulus dont nous avons parlé ci-dessus.

Les vallées qui s'ouvrent près de Philippopolis conduisent au sein d'un massif de montagnes nommé le Despoto-Planina, habité par une intéressante

population pastorale. Mr. Vercovitch (de Séris en Macédoine) y a recueilli une série de chants populaires en langue slave, d'un caractère doux et poétique, parmi lesquels on est frappé de retrouver la légende d'un personnage merveilleux, Orfen, habile musicien, qui adoucit les mœurs barbares, eut aux dieux les secrets des arts, et enleva aux géants malfaisants sa femme Orfenisa. Il est difficile de ne pas y reconnaître Ophée; mais des poèmes actuels, consacrés à ce personnage classique, restent un peu suspects, d'autant plus qu'on a voulu tout de suite les faire servir à appuyer certaines théories ethnologiques qui attribuent à la race slave, dès les âges héroïques, la possession de la Thrace (V. M. Dumont).
De Philippopolis, la voie ferrée, se dirigeant à l'E., suit la rive dr. de la Maritza et atteint (13 kil) la station de Katunizza-Stenimakho.